

# l'architettura au-delà de la forme

“Survival through design” est encore une formule significative. Ce livre de Richard Neutra a paru en Italie chez Edizioni di Comunità avec le titre “Progettare per sopravvivere”, qui est efficace mais porteur d’une nuance différente par rapport à l’original “survivre grâce au ou par le projet”. Le rappel de Neutra des buts véritables de l’activité de projet anticipe de peu l’époque où se consolident en Europe les thèses du pres-que légendaire Team X: Architecture and Società / Architecture and Ville / Architecture and Développement durable. Ces thèmes semblent évidents, mais le mot “durable” associé à “développement” – désormais incontournable – était presque méconnu il y a à peine cinquante ans, malgré la forte tension vers l’architecture organique qui, selon Zevi, “visait à créer l’environnement pour une nouvelle civilisation démocratique”. Il a fallu attendre le choc pétrolier de 1973 pour voir augmenter l’attention aux situations régionales et locales et pour voir l’architecture se lancer dans la “recherche des informations perdues”. En 2001 l’UNESCO identifie la diversité culturelle comme quatrième pilier du développement durable, avec les trois “e” (écologie, égalité, économie) de la Commission Mondiale sur Environnement et Développement qui, en 1987, pour la première fois, revêt de valeurs modernes le mot “durable”.

En octobre 2002 j’ai avancé une thèse radicale, «Sustainability sustains architecture» (Le Développement durable donne de l’endurance à l’architecture), relancée à plusieurs reprises et enrichie de nouvelles réflexions et expériences. C’est d’ailleurs le titre que j’avais envisagé pour cet exposé sur les “Paysages urbains durables”, mais je préfère me référer au titre du Séminaire. Les titres, parfois, cela fait de magnifiques synthèses, n’est-ce pas? “L’architecture au de là la forme” c’est une déclaration extraordinaire, un rappel fort de la signification et du but de la transformation, du but du processus par lequel l’homme, depuis toujours, modifie l’environnement naturel pour améliorer les conditions de vie.

Auparavant ce n’était qu’une part infime de l’environnement global qui était concernée par le processus d’adaptation; la présence humaine était modeste: il y a 10.000 ans, il n’y avait que quelques millions d’individus; au début du christianisme, 200 millions; en Europe, au moyen âge 50 millions. La première “fracture” date du 18ème, en suite le boom démographique monte en verticale dans la deuxième moitié du 20ème. Des 750 millions de la moitié du 19ème, nous en sommes aujourd’hui à plus de 6,5 milliards dans un environnement stratifié, les couches correspondant aux générations et aux civilisations successives. Dans la zone métropolitaine où je suis né, une exception en Italie pour l’augmentation démographique qui la caractérise, la superficie urbanisée par habitant est aujourd’hui 20, peut-être 25 fois celle de ma jeunesse. Les mètres carrés édifiés par tête (pour le logement et toute autre activité) n’ont pas augmenté de façon aussi importante mais ils se sont multipliés tout de même. Aujourd’hui, dans l’ensemble, les réponses aux nouvelles conditions et aux nouveaux styles de vie reproduisent des modèles inappropriés et non adaptés. A l’échelle globale, d’innombrables interventions atomisées et des transformations à grande vitesse ont des retombées catastrophiques.

L’architecture - l’action qui transforme le cadre milieu de vie - a à voir avec ces données et avec les importantes diversités dans toutes les régions du monde. Elle a ses archétypes ancestraux, ses invariants structurels, mais elle n’est pas indifférente vis-à-vis de cet état des choses. Elle modifie ses outils et fait appel à de nouvelles définitions. Dans la forme des bâtiments et des espaces non édifiés s’incarnent les valeurs des civilisations: à chacune les siennes, différentes selon le temps et la culture; dans le passé elles exprimaient la stabilité, des certitudes, des valeurs dominantes, aujourd’hui par contre, elles symbolisent des conditions changeantes, l’incertitude, la souplesse, la flexibilité.

Plusieurs points de vue coexistent; dans chaque réalité de différentes phases de développement et cultures sont présentes en même temps. Les migrations actuelles, qui ont changé non seulement en termes quantitatifs, impliquent des conséquences inconnues il y a peu de temps encore. A l’échelle mondiale ainsi que dans des cadres plus limités, s’observent de différentes vitesses de transformation, des diversités significatives du point de vue démographique, des spécificités culturelles et économiques, des objectifs différents.

L’Union Européenne, tout en étant dépourvue d’une Constitution partagée et tout en rassemblant des traditions différentes et 23 langues, est fondée sur un patrimoine de valeurs communes: “unie dans les diversités”, c’est son enseignement, ressortie d’un concours auquel ont participé 80.000 jeunes âgés de 10 à 20 ans, et publiée en l’an 2000. Ses régions, marquées par des conditions spécifiques, visent à des objectifs unitaires. Un ensemble de facteurs culturels, historiques, économiques et démographiques, fait en sorte qu’aujourd’hui les européens - dont le nombre est, somme toute, stable, avec plus de téléphones portables que d’habitants depuis mars 2007 - soient impliqués dans un processus extraordinaire qui pousse à mettre de côté le mythe individuel et mise sur la qualité de la collectivité: un changement crucial et une révolution culturelle qui, en l’espèce, sont très efficacement résumés par la formule: “l’architecture au-delà de la forme”.

Or c’est justement en Europe et dans le pourtour Méditerranéen – la mer au plus haut taux de trafic du monde, où convergent des réalités très différentes et qui à partir de 2010 deviendra une «zone de libre échange» - que s’est affirmé un sens de la ville qui n’a pas d’équivalents ailleurs. C’est dans la tradition européenne – dans les sédiments d’innovations qui lui sont propres – que l’idée d’une ville ne se bornant pas à une suite de bâtiments juxtaposés s’est consolidée. C’est dans cette tradition urbaine qu’évolue la suite diachronique d’immeubles capables de dialoguer entre eux, de constituer des places, d’introduire des médiations ou des fractures, de participer à un ensemble commun. C’est à notre tradition qu’appartiennent les infrastructures capables de former des paysages intéressants et de qualité où coexistent le naturel et l’artificiel, l’individuel et le supra-individuel. Dans ces zones, à la culture et à l’histoire se combinent les spécificités démographiques, les principes de l’état - providence, la recherche de la qualité de la vie, autant d’objectifs et actions du programme 2007-2013 - “l’Europe pour les citoyens” - lancé au mois de décembre par l’Union Européenne et suivi – Leipzig, mai 2007 – par la “Charte sur les villes européennes durables”. Tout cela exprime une demande de cohésion territoriale qui s’oppose à la dispersion, à la consommation de terrains et à l’utilisation de moyens de transport privés; la demande de visions supra-communales et urbaines; l’exigence d’une architecture autre que celle qui semble l’emporter aujourd’hui, surtout ailleurs. Ici il y a un besoin de qualité disséminée, capillaire et non pas celle de bâtiments stupéfiants, d’expressions plastiques extra-ordinaires, d’excellences et de monologues mis l’un à côté de l’autre. Là où la demande change, l’architecture peut s’affranchir des superstructures et des sur-expositions pour reprendre son rôle primordial d’instrument contribuant à l’amélioration de la condition humaine.

La distinction entre “la structure de la forme” et les “langages expressifs” s’avère opportune et fonctionnelle. L’ADN d’un ouvrage, ses principes et ses caractéristiques impliquent des choix de fond, des interprétations essentielles des contextes. Quelques décisions en définissent le squelette, l’articulation des caractères topologiques sur lesquels se fondent les expressions formelles et les hiérarchies de signes: de ceux qui engendrent des paysages, se réfèrent à l’environnement ou à l’échelle urbaine, à ceux qui sont moins significatifs. La structure de la forme établit les liens entre chaque ouvrage et ses contextes, elle peut être construit par des procédés logiques, et permet la participation et le partage. Les langages, au contraire, ont une autonomie différente, sont liés aux technologies, et sont conditionnés par les composants de la production industrielle, le goût, les préférences individuelles et les besoins contradictoires. Tout comme dans les “Exercices de style” de Queneau: la même anecdote - la même histoire, la même structure formelle – dans les variantes infinies produites par les différents points de vue.

L’architecture - hétéronome par excellence et expression collective avant la lettre - ce n’est pas du langage ou mieux, avant d’être du langage, c’est du sens. Pour cette raison la structure formel d’une intervention détermine dans quelle mesure elle est « au de là de la forme ». L’aphorisme de Aulis Blomstedt en est le paradigme: je lui associe une expression typique de la culture du Team X, le titre d’une contribution à un autre de ces Séminaires, la couverture du numéro - manifeste 2006 du Carré Bleu. Je synthétise ainsi la syntonie avec “architecture au de là de la forme”, signe et antenne du besoin d’une réflexion enracinée dans les mouvements qui ont conduit à la dissolution des CIAM et, vingt ans plus tôt, dans la très belle définition de l’architecture de Edoardo Persico.

L’architecture étant d’abord du sens et de la signification – monde des formes mais, in primis, aventure des idées – le slogan “la sostenibilità sostiene l’architettura” (le développement durable donne de l’endurance à l’architecture) redevient d’actualité. Les thèmes du développement durable, de la gestion des ressources naturelles, de l’interprétation des morphologies et du climat, autant d’appels à des contextes spécifiques et à des visions d’ensemble.

La qualité principale d’un ouvrage est sa capacité d’entrer en même temps dans l’environnement, dans le paysage et dans les stratifications du passé qui caractérisent un lieu, c’est-à-dire sa capacité d’être fragment d’un tout et composant à part entière de ce qui l’entoure. Chaque ouvrage contribue à forger l’environnement, les paysages et les stratifications; les sauvegarde en les incluant et transformant. La philosophie réussie qui est à la base des “cittàslow”, des villes lentes, suppose – ce qui n’est pas un paradoxe – des hyper-connectivités territoriales et urbaines, matérielles et immatérielles, et mêmes des foyers vivaces. Les espaces contemporains exigent la fluidité, la rapidité de la transformation et surtout la souplesse dans toutes ses acceptations:

“La forme ouverte en architecture ou l’art du grand nombre”, l’essai de Oscar Hansen sur le n°1/1961 du Carré Bleu, est un hymne à la forme ouverte en architecture qui à l’époque était au centre des travaux de groupes tels que Metabolism ou Groupe d’Étude sur l’Architecture Mobile, et des thèses sur les “espaces nomades” qui interprètent la flexibilité comme exigence du temporaire, analysent les conséquences que les mutations de l’espace urbain comportent au niveau de l’éthique, ouvrent à une approche différente vis-à-vis de l’environnement.

Quelques revues et expos d’architecture vivent d’images, défont de figures éblouissantes et de recherches formelles exaspérées (qui sont d’ailleurs possibles grâce à des ressources qui ne sont pas toujours la règle). Elles misent sur les exceptions. Aujourd’hui l’enjeu intéressant est de définir des conditions qui favorisent et encouragent la dissémination de la qualité: dans ce sens il ne faut pas de règles ou de langages, mais l’élimination d’obstacles, freins et anachronismes. Cela dit, des conditions sont nécessaires dont, en premier lieu, que chaque intervention vise à faire partie des contextes croisés où elle plonge.

Croissance démographique et civile, développement technologique et scientifique, éthique et transformation de l’environnement sont tout à fait durables. En restituant la primauté à l’objectif de l’amélioration du cadre de vie, la formule “architecture au de là de la forme” est la synthèse efficace du besoin de transformations, à la fois intégrées et interactives. Contre ce qui semble l’inéluctable urban sprawl – auquel ont contribué également des expériences qui appartiennent de droit à l’histoire de l’architecture contemporaine - il faut croiser des visions hardies et des politiques territoriales efficaces avec l’architecture: la quête constante de l’apophanie, dans le sens actif de volonté d’établir à toutes les échelles des liens et des dialogues, qui sont l’apanage de l’immatériel.

“Survival through Design” is always exceptionally up to date. In Italy, Edizioni di Comunità published this book by Richard Neutra with the title “Progettare per sopravvivere” (Designing to survive), an effective title but with a slightly different meaning than the original “Survival through Design”. The reference made by Neutra to the real aims of designing comes not much before the time when in Europe the theses of the almost legendary Team X established themselves: Architecture and Society / Architecture and the City / Architecture and Sustainable Development. Such themes seem now given for granted, but sustainability – the milestone of our culture – fifty years ago was an almost unknown word, although the spur towards organic architecture was very strong. For Zevi it was “aimed to create the environment for a new democratic civilization”. It was the energy crisis of 1973 to emphasize the regional and local conditions and to push architecture “in search of lost information”. In 2001 UNESCO declared cultural diversity as the fourth pillar of sustainable development, close to the three “E’s” (Ecology, Equity, Economy) of the World Commission on Environment and Development, which in 1987, for the first time, gave the word “sustainable” its present meaning. In October 2002 I introduced a radical thesis, “Sustainability sustains architecture”, re-proposed more than once, complementing it with new observations and experiences. By this title I had announced my contribution to “Sustainable Urban Landscapes”, but I prefer to be in line with the basic title of the Seminar. Sometimes are titles wonderful syntheses: “Architecture beyond Form” is an extraordinary declaration, a very strong appeal to the meaning and the aim of transforming, to the objectives of the process through which man has always changed the natural environment to improve human living conditions.

On the other hand it is in Europe and around the Mediterranean that a sense of the city, not found elsewhere, has affirmed itself. It is in the European tradition - in the sedimentation of innovations characterizing it - that the idea of a city in which buildings were not side by side or one juxtaposed to the other has acquired its peculiar character and strength. This urban tradition relies on a diachronic succession of buildings able to interact one with the other, to form squares, to introduce mediations or fractures, to participate in a common whole. Our very tradition is able to produce infrastructures yielding extremely interesting high quality landscapes where nature and man-made elements, individuality and super-individuality coexist. The culture and history of these areas are complemented by the peculiar population features, the achievements of the welfare state, the search for a better quality of life - objectives and actions of the 2007-2013 programme “Europe for citizens”, launched in December by the European Union and followed in May 2007, in Leipzig by the “Charter on Sustainable European Cities”. All this expresses a demand for territorial cohesion that might oppose dispersion, soil consumption and mobility by private means; a demand for over-communal urban visions; the need for an architecture different from the one predominant today, especially elsewhere. Here there is a need for a widespread quality, not the one of amazing buildings, of unusual plastic expressions, of excellences or monologues side by side. Where demand changes, architecture can rid itself of superstructures and over-exposures to take over again its primary role, the one of an instrument for and a contribution to the improvement of human conditions. The distinction between “the essence of form” and “expression languages” proves to be instrumentally adequate. The DNA of an intervention, its principles and main features imply basic choices, substantial interpretations of contexts. Some decisions outline its skeleton, the articulation of topological characters on which formal expressions and sign hierarchies will be founded: from those generating landscapes, relating to the environment or to the urban scale, to the less meaningful ones. The essence of form looks for the connections of each intervention



